

# Patrimoine d'Ardèche

Bulletin de la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de l'Ardèche

www.patrimoine-ardeche.com



Église Saint-Martin de Montselgues

## Éditorial

Chers amis,

L'été est réputé chez nous être la saison de la déconnexion, le temps où nous aspirons à nous libérer des chaînes numériques et des autres liens, utiles et asservissants, qui tissent le quotidien de nos obligations. Et voilà que le législateur rejoindrait cette aspiration, si l'on en croit les articles de presse annonçant que le Code du Travail reconnaîtrait désormais un « droit à la déconnexion » qui entrerait en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 2018.

Mais la Sauvegarde reste active, même l'été, et ses responsables ne bénéficieraient pas de ce nouveau dispositif, car il ne s'appliquerait qu'aux salariés. Vous trouverez donc encore dans ce bulletin l'écho de nos activités, de nos centres d'intérêt et de nos projets, notamment : la visite d'un chai, le compte rendu d'une sortie mémorable à la découverte d'une église d'origine romane et d'un ancien mas, une controverse sur l'iconographie romane et un appel en faveur d'un patrimoine minier en péril.

D'autres activités ont occupé notre été, dont ne parle pas ce bulletin, par exemple le suivi de dossiers de restauration sollicitant des fonds publics ou nos fonds propres, l'accompagnement de projets en cours ou en phase de préparation, la circulation de deux expositions itinérantes, préparées avec des associations amies, sur le bâti rural ardéchois et sur des ensembles industriels remarquables du département. Sans parler de sorties, réunions et rencontres diverses.

Il n'y a donc pas eu de réelle déconnexion estivale pour la Sauvegarde qui pourrait être qualifiée d'association des quatre saisons. Et pourtant l'été n'est certainement pas pour la plupart

d'entre nous, une saison comme les autres ; il brille d'une lumière qui n'est pas seulement celle du soleil. Il a l'éclat des fêtes et baigne nos journées dans une ambiance de vacances, même si nous devons travailler. C'est le temps des rencontres, des voyages, des maisons ouvertes pour l'accueil.

Puis, l'été a doucement décliné vers la rentrée. « Sur la plage abandonnée », chantée naguère par la belle dame de La Madrague, gît la mémoire nostalgique des jours dorés où l'on fêtait l'été et l'amitié. L'automne arrive ; est-ce la saison des regrets ? Certainement pas, si la joie de nos bons souvenirs vient enrichir et éclairer les jours plus gris. À plus forte raison si nous avons mis à profit nos rencontres estivales pour amener joyeusement de nouveaux adhérents à la Sauvegarde !

À chacune et chacun de vous, bel et riche automne !

Le président  
Pierre COURT

### Sommaire

- p. 2- Visite du caveau Nodin à Saint-Péray
- p. 3- Les Rendez-vous de la Sauvegarde : Montselgues
- p. 8- Propos sur l'iconographie romane
- p. 10- Table ronde sur le patrimoine industriel ardéchois
- p. 11- Mines de fer de Privas : un témoignage menacé de ce passé industriel
- p. 12- Prochain rendez-vous
  - Et si on parlait de notre « jumelle » drômoise !
  - Présentation de la Sauvegarde

# Visite du caveau Nodin à Saint-Péray

(25 mars 2017, à l'occasion de l'assemblée générale)

## Dégustation et histoire des vins de Saint-Péray

La ville de Saint-Péray accueillait l'assemblée générale de la Société de Sauvegarde des Monuments anciens de l'Ardèche. Saint-Péray, ou « Saint-Pierre d'Ay », en latin *Sanctus Petrus Ay*, est cité dès 1337. La ville a toujours eu la réputation d'avoir du bon vin. Dans ses *Souvenirs d'Ardèche* Ovide de Valgorge, en 1846, chantait le vin de Saint Péray, laissant échapper un parfum de violette très prononcé. Secs en vieillissant ou doux madérés, ces vins sont connus et exploités comme vins fins. Ils connurent un grand succès dans l'exportation ou le coupage, à Tournon, Chalon ou Lyon. Les vins virils de Saint-Péray donnaient ainsi de la force et de la vinosité aux vins faibles de Bourgogne ou de Champagne.

Las de ces accommodements, Saint-Péray se rebelle au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour anoblir sa production et sa renommée. Les vins s'exportent outre la France, en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en Suisse, en Belgique et en Italie. On peut dire que, grâce au blocus du commerce orchestré par l'empereur Napoléon, Louis-Alexandre Faure eut l'idée, en 1826, de champagner les vins de Saint-Péray. On les appela alors, comme Jules Verne, le « Champagne du Midi ».

Le 8 décembre 1936, Saint-Péray devient une des quatre appellations d'origine contrôlée des Côtes du Rhône. Cave coopérative, maisons de négoce et vignerons indépendants travaillent ensemble pour la notoriété de l'appellation.

Invités par Rémy Nodin, le « chevalier de Crussol », les adhérents de la Société de Sauvegarde ont pu découvrir le chai multiséculaire du domaine de la Beylesse. Ce domaine remonte au XIII<sup>e</sup> siècle. La bâtisse est composée d'une maison en pierre, autrefois fortifiée, avec un corps de ferme et une majestueuse tour dont l'architecture date du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les dégustations se font dans les caves voûtées datant du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1600, Claude II de Lamotte, originaire de Saint-Marcellin en Dauphiné, avait acquis la Beylesse. En 1655, la Beylesse était une exploitation agricole où existait déjà une cave pouvant contenir 3 000 litres. Le bâtiment fut ensuite la propriété

de Louis-Alexandre Faure. En 1910, l'arrière grand-père de Rémy Nodin, Ernest Nodin, acheta la ferme de la Beylesse à la comtesse Rabot-Lepic, descendante de Louis-Alexandre Faure. Pendant la Grande Guerre, Ernest Nodin dut partir au front. Il laissa sa femme Louise s'occuper du domaine et de leurs quatre enfants. Il revint blessé en 1917.

Rémy Nodin représente la quatrième génération. Il créa la marque « Rémy Nodin » en 2008. Avec sa jeune épouse Amandine, le couple exploite neuf hectares en Saint-Péray, Crozes-Hermitage, Cornas, Saint-Joseph et collines rhodaniennes. Rémy Nodin vinifie en cuve avec une garde de six mois pour le Saint-Péray classique. Les autres appellations sont vinifiées et élevées en barrique pendant onze mois.

Sa jeune épouse Amandine nous a fait découvrir en dégustation des vins de la vigne de « Suchat » plantée en 1936, l'année même de la création de l'AOC de Saint-Péray.



Gérard-Jules Astier dans son livre *Les Vins de la Vallée du Rhône* publié en 1988, salive avec les Saint-Péray dits « tranquilles » ou « calmos » ou « muets » avec huitres, ou « père peinarde ». Le Saint-Péray qui chante est un vin mousseux AOC élaboré selon la méthode champenoise. « C'est un vin qui a une réputation de

finesse et de corps, le vin le plus célèbre et le plus prisé d'Europe, après le champagne : Alphonse Daudet, Guy de Maupassant, Richard Wagner auteur de Parsifal, en consommaient ». Les vins de gastronomie correspondent actuellement à du haut de gamme des Côtes du Rhône exportés.

Jean ROQUEBRUN

# Les Rendez-vous de la Sauvegarde

Montselgues (10 juin 2017)

## ÉGLISE DE MONTSELGUES

La route semble achever sur la place de Montselgues son service de liaison en atteignant le cœur du village, là où font cercle la fontaine, une croix monumentale, la mairie, l'église, l'entrée du cimetière. L'accueil est assuré tout naturellement sur cet espace par Pierre Court, notre président, et par Joël Fournier, maire de la commune. La visite de l'église Saint-Martin peut dès lors commencer.

Nous sommes devant le porche qui offre une protection contre la pluie et la neige. Ce n'est pas une ouverture qui s'ébrase largement comme à Thines, Saint-Julien-du-Serre ou Veyrines, mais elle souhaite proposer avec obligeance un abri en invitant sous un avant-corps comme à Brahic ou à



Chapiteaux des colonnes du portail

Chambonas. Trois voussures, soulignées par un tore, décorent l'entrée ; elles s'appuient, par l'intermédiaire d'une imposte présentant aussi des lignes courbes et se prolongeant en façade, sur quatre colonnes logées dans les angles des piédroits. Ces colonnes font alterner des fûts cylindriques et octogonaux. Leurs chapiteaux s'enveloppent de formes végétales, parfois de palmettes, et mettent en saillie sur la partie médiane de la corbeille une tête ou un fleuron. La base des colonnes est de figuration classique, mais il est à noter que l'astragale, marquant l'amorce du chapiteau, fait partie tantôt de la colonne, tantôt du chapiteau. Le fronton de cette construction a dû être remodelé au XIX<sup>e</sup> siècle lorsqu'on abattit le clocher à arcades hissé sur le mur occidental. En effet, les lits de moellons gardent des cicatrices, la clé du cintre où s'inscrit un écu en relief interroge, un bandeau long et étroit inséré dans la maçonnerie intrigue surtout, portant

gravés les premiers mots latins d'un verset de l'Évangile de Matthieu 16/18 : *Tu es Petrus et super...* (« Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église »). Une date, 1760, en chiffres arabes, ouvre l'inscription ; curieusement, ces

chiffres furent interprétés par des historiens comme *c a u t i o n n a n t* l'édification de l'église au XII<sup>e</sup> siècle, en 1160, attentifs évidemment à les retranscrire en chiffres romains, MCLX, pour leur conférer toute légitimité, puisque les chiffres arabes sont ignorés en Occident à cette époque.

En entrant dans le cimetière, l'ensemble du bâtiment se découvre : murs de granite et de grès, modillons aux volumes réduits portant un décor discret, floral ou géométrique, toit en lauzes de schiste. La construction forme une masse rustique, un peu sévère, imposant l'impression de solidité. Mais l'agrément est là : un lignolet aux ailes de papillons déroule sa broderie sur la ligne faîtière et l'unique baie de la nef déploie un insolite et impressionnant arc torique détaché de la voussure. Cet arc, trapu, se suffisant à lui-même, bandé dans le retrait de la voussure, s'appuie sur de modestes chapiteaux et semble se prolonger par des colonnes rondes encadrant l'ouverture. Ce mode d'ornement est à rapprocher des fenêtres romanes limousines qui ont eu la faveur des architectes en Haute-Vienne, Corrèze et Creuse.



La baie romane de la nef

Le clocher se dresse, tel un campanile détaché de l'édifice. Le clocher-mur originel, ajouré de quatre fenêtres, s'élevait sur la façade occidentale de l'église ; il dut être démolé en 1842. Vingt ans plus tard, le nouveau

clocher fut construit prudemment hors d'œuvre et reçut une toiture pyramidale seulement en 1865, puis la statue de Notre-Dame. Deux cloches furent installées en 1923. En contournant le clocher, le chœur de l'église apparaît, fermé par un mur plat couronné d'une corniche portée par des modillons rappelant ceux du mur méridional. L'absence de baies révèle des altérations notables du chevet originel.



*Le chœur*

Entrons dans l'édifice pour évoquer son histoire. Le vocable Saint-Martin est un marqueur d'ancienneté et la mention de *In Monte Selgo ecclesiam Sancti Martini quam Nicetius tenet* apparaît dans le Bref d'Obédience des chanoines de Viviers, vers 950, citant le chanoine administrateur, Nicetius. La paroisse sera confiée, sûrement dès le XI<sup>e</sup> siècle, à l'abbaye vellave de Monastier-sur-Gazeille et relevant plus directement du prieuré conventuel de Langogne. En tout cas, elle est mentionnée dans le cartulaire rédigé sous l'abbatit de Guillaume IV



*La voûte de la nef en berceau brisé*

(1083-1135), puis dans la bulle du pape Alexandre III en 1179, enfin dans la bulle du pape Clément IV en 1267. Ces mentions successives et celles postérieures font apparaître deux choses : Montselgues s'intègre dans un cortège d'églises priorales allant de Concoules jusqu'à Saint-Genest-de-Beauzon, et Thines, la merveille inégalée des Cévennes, sera toujours considérée comme annexe de Montselgues.

L'église fut sous la surveillance épiscopale et trois visites d'official, en 1501, en 1675 et en 1714, renseignent sur la

santé du bâtiment et les aménagements successifs. À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, les sensibilités nouvelles se révèlent : la chapelle sud, dédiée à saint Blaise, est vouée à N-D. du Rosaire et accueille une confrérie mariale ; des ouvertures sont demandées et réalisées dans le mur fermant à l'orient le sanctuaire ; une sacristie, itinérante dans le chœur, est jugée nécessaire ; une crédence murale est souhaitée. Et toujours se renouvelle la même injonction : supprimer le long du clocher-mur les infiltrations d'eau pluviale qui agressent le bâti en bois de la tribune.

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut témoin tragiquement des effets d'une trop longue négligence. En 1841, lors de la messe pascale, la tribune mise à l'épreuve par l'affluence s'écroula, occasionnant blessures et infirmités définitives. Cet épisode dramatique suscita des réponses opportunes : établissement d'une nouvelle tribune, démolition du clocher-mur et projet d'élever un clocher indépendant, création d'une chapelle au nord en face de la chapelle du Rosaire pour mieux accueillir la communauté paroissiale se développant ici comme ailleurs et pour équilibrer les volumes de l'édifice.

L'église, inscrite en 1935 comme œuvre romane de valeur, fut, en 1979, le lieu de chantiers : les boiseries furent enlevées, les murs mis à nu, un autel en pierre installé. Elle reste simple de structure : nef de deux travées avec voûte en berceau brisé, deux chapelles à la voûte cintrée et formant croix avec la nef, un chœur repris au XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle avec une voûte d'arêtes renforcées par des nervures. Mais les chapiteaux coiffant des colonnes jumelles placées à l'ouverture du chœur retiennent l'attention, surtout celui qui présente deux animaux fabuleux, non des griffons comme cela a été dit, mais des basilics. Ces êtres hybrides au corps de coq exhibant une



*Chapiteau aux basilics*

tête ostensiblement crêtée et étrécissant une queue de vipère sont dangereusement maléfiques. Leur regard est mortel et la seule parade connue est l'usage d'un miroir, arme dérisoire mais qui a la faculté de réfléchir le trait agressif et, en le renvoyant, de foudroyer le monstre lui-même. Autant dire que toute précaution avait été prise et la visite de l'église de Saint-Martin de Montselgues a pu se dérouler sereinement.

*Père Bernard NOUGIER*

## LE MAS DE L'ESPINAS

Cette sortie à Montselgues, nous en rêvions depuis longtemps et nous voilà une soixantaine à pied d'œuvre. Après la visite de l'église, commentée avec érudition et un zeste d'humour par le père Nougier, nous partons à la découverte du mas de l'Espinas que nous atteignons après un parcours de près de cinq kilomètres sur une piste forestière. Après la traversée du plateau aride et inhospitalier, le mas, posé sur une prairie verdoyante bordée d'arbres, apparaît comme une oasis de fraîcheur. Depuis le bord d'une pièce d'eau en cours d'aménagement, le maître des lieux nous présente son domaine et nous conte avec passion les étapes de sa renaissance grâce aux gros travaux effectués depuis son acquisition en 1974.

À cette époque, le mas, abandonné depuis plusieurs années, n'était plus guère habitable. Il était le seul bâtiment encore debout d'un hameau délaissé depuis vingt ans, les autres maisons étant tombées en ruines, leurs encadrements d'ouvertures ayant été arrachés et vendus ainsi que les lauzes des toitures.

Le hameau de L'Espinas avait compté jusqu'à 92 habitants sous le Second Empire, soit autant que la commune de Montselgues aujourd'hui. La population communale

était alors à son apogée, oscillant de 600 à 800 personnes entre 1800 et 1861, avant de chuter brutalement au tournant du siècle, jusqu'à tomber à 69 individus, sous l'effet d'un exode rural particulièrement sévère et de la tragique saignée de la Grande Guerre.

Il est intéressant de noter qu'au moment où l'Espinas reprend vie par la volonté d'un couple, la commune de Montselgues connaît un frémissement de renouveau avec une population en hausse et la réouverture de l'école en



Le mas, côté nord, avec le porche de la grange restauré

1999, après vingt ans de fermeture.

L'étude des murs et des charpentes du mas confirme et complète l'histoire racontée par les archives. Les parties les plus anciennes, datant du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, présentent les caractéristiques d'une construction seigneuriale fortifiée. D'ailleurs, une tradition orale en fait la résidence d'altitude des seigneurs de Longueville. Mais d'importants travaux, effectués au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, ont transformé la sombre bâtisse en une ferme plus ouverte et plus aérée.

Les propriétaires actuels poursuivent avec passion la restauration et l'aménagement des bâtiments et de leur environnement, avec les conseils de spécialistes, dont fit partie Michel Carlat, décédé en 2006, historien, grand connaisseur du bâti rural ardéchois, qui fonda Maisons Paysannes d'Ardèche et fut administrateur de la Sauvegarde.



Avec le propriétaire, Jean-Luc Michel (au premier plan à gauche), le mas depuis l'espace qui a été dégagé au sud.

Jamais deux sans trois : la dernière étape de la journée fut la visite, sous la conduite de Colette Véron, d'un beau petit moulin, caché en pleine forêt, dans un dense fouillis végétal pimenté de ronces, non loin de l'Espinas, dont il assura l'approvisionnement en farine depuis le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle au moins.

Mais revenons au mas de l'Espinas pour une description détaillée, sous la plume de Jean-François

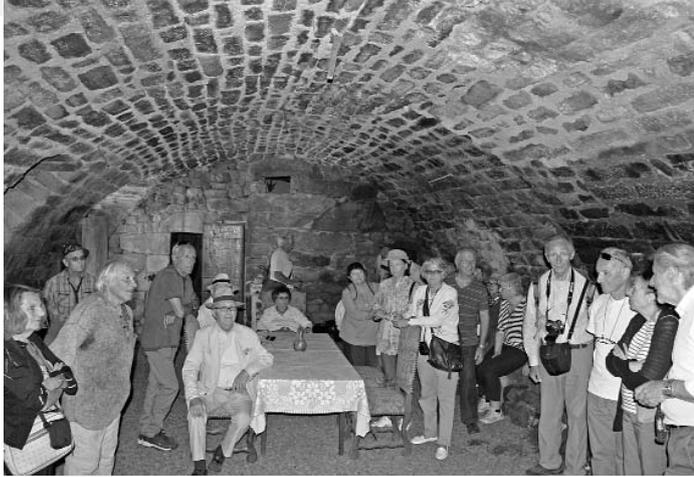
Cuttier, de ce lieu qui nous a offert le double plaisir d'une découverte exceptionnelle et d'un accueil particulièrement chaleureux.

*Pierre COURT*

Le mas de l'Espinas, c'est d'abord un site, le plateau sud de Montselgues, quelque chose comme la plage avant s'effilant vers le sud d'un immense navire, dominant de ses 1 000 mètres les deux vallées du Chassezac et de la Borne à l'ouest, de son affluent la Thines à l'est. Le plateau est aujourd'hui largement boisé, mais il reste suffisamment d'horizons découverts pour ressentir cette immensité. C'est ensuite un ensemble de bâtiments serrés dans un repli du plateau au milieu d'un espace à présent dégagé, à l'abri des vents dominants, dont la dimension n'apparaît pas au premier abord tant ils paraissent ramassés sur eux-mêmes. C'est enfin le récit d'une passion, née de la rencontre entre Jean-Luc Michel et son épouse Annick et le mas alors à l'abandon, passion qui a mûri au fil des travaux qu'ils n'ont cessé de réaliser depuis qu'ils l'ont racheté en 1974 et progressivement restauré.

Ce 10 juin 2017, nous bénéficions d'un temps idéal pour atteindre, après quelques kilomètres d'une piste carrossable si l'on accepte de rouler doucement, le vaste espace de prairie qui entoure le mas, où nous sommes chaleureusement accueillis par Annick et Jean-Luc Michel.

Celui-ci nous retrace brièvement l'histoire du mas et du hameau qui lui est associé, situés autrefois sur les



À l'intérieur de l'étable nord.

itinéraires piétons et muletiers directs de Montselgues à Sainte-Marguerite-la-Figère et de Montselgues à Thines. Le mas de l'Espinassas est cité dès 1275 dans le cartulaire de l'abbaye des Chambons. On trouve plus de précisions sur le hameau de l'Espinassas dans les Estimes de 1464, où on dénombre quatre « feux », puis dans le compoix de 1640 (cinq familles)... Le recensement de 1866 dénombre 92 habitants. Mais la subsistance est durement acquise dans cet environnement : les crises agricoles, puis la Grande Guerre provoquent le dépeuplement, le hameau se vide, ses maisons sont délaissées. Édouard Bastide, descendant d'une famille qui en était propriétaire depuis 1691, et dernier occupant du mas, le vend en 1958. Jean-Luc Michel le découvre en 1964, il s'écoulera dix ans avant que le couple ne parvienne à le racheter... Les bâtiments sont alors à l'abandon et menacent ruine, bois et broussailles envahissent tout l'espace alentour. De premiers travaux, l'analyse des éléments architecturaux à laquelle contribue notamment Michel Carlat, conduisent en 1988 au classement du mas au titre des Monuments Historiques. Les incessants travaux entrepris depuis lui ont progressivement rendu l'allure qu'il devait avoir il y a 200 ans, si l'on excepte le bétail qui l'occupait alors avec ses habitants.

L'ensemble forme un quadrilatère,

les bâtiments s'organisent en U autour d'une cour dont le dernier côté (donnant sur le sud-sud-est) est seulement fermé par un mur. Arrivant par le nord, on ne voit alors que murs aveugles tassés sous les toitures de lauzes, sauf un porche donnant accès à la grange. La toiture du logis s'élève au-dessus des autres constructions. La façade est n'est percée que de simples meurtrières. La toiture basse et concentrique d'un four débord de la façade ouest et abrite du vent du nord l'unique accès à la cour : le porche ouvre sur une voûte qui s'évase vers la cour intérieure. La surface de celle-ci est restreinte, réduite par un escalier s'appuyant sur le mur sud pour accéder à l'étage ouest, et par la rampe intérieure d'accès à la grange. Le logis, adossé au nord avec ses ouvertures donnant au midi, est proche de l'angle nord-ouest ; un escalier intérieur donne accès à l'étage et au grenier. Le four s'ouvre immédiatement à l'ouest du logis, deux vastes étables à l'est de la cour, une troisième plus petite se tient sous l'avancée de la grange. Le tout paraît très caractéristique d'une ancienne ferme fortifiée. Jean-Luc Michel nous le confirme et nous précise qu'une tour occupait autrefois l'emplacement du four, protégeant le porche d'entrée. Les parties les plus anciennes datent au moins du <sup>xv</sup>e siècle, certains éléments d'architecture en témoignent et l'aspect défensif répond aux nécessités de périodes troublées (fin de la guerre de Cent Ans, surtout guerres de Religion). D'importantes transformations ont été effectuées après 1650 : l'inscription 1651 figure au linteau d'un porche intérieur, la majeure partie des charpentes a pu être datée de cette période marquée par le retour de la paix intérieure, propice à des agrandissements ou aménagements visant à plus de commodités et plus de lumière.

Notre hôte nous propose un examen plus attentif des constructions, afin d'en apprécier la qualité, aussi l'habileté et le savoir-faire des bâtisseurs :



Le four, accolé à la façade occidentale

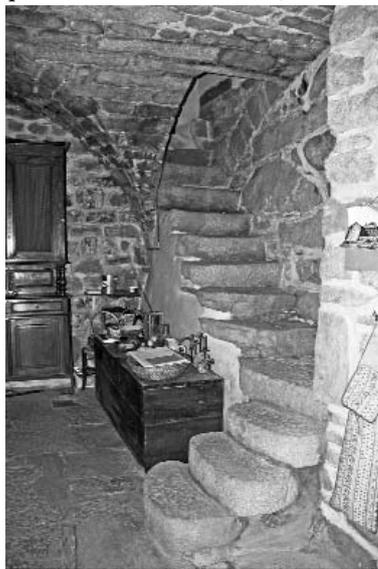
- **la pierre et la maçonnerie** : la pierre la plus utilisée est le granite, le grès est aussi employé pour des angles ou des linteaux. Une partie des murs est construite en un bel appareil régulier, mais ce n'est pas partout le cas. Certaines pierres sont énormes, ainsi celle qui sert d'appui à la fenêtre d'étage du logis. Les assemblages sont souvent très soignés, les trois linteaux des porches anciens, celui aussi de la monumentale cheminée de cuisine, sont remarquables. Ils sont taillés en arc surbaissé, avec chacun deux voussoirs latéraux et un claveau, assemblés à crossettes. Les voussoirs intègrent souvent un retour d'angle

contribuant à l'équilibre des poussées et à la cohésion d'ensemble. On a aussi soigné l'apparence : certains linteaux et jambages sont chanfreinés. L'ouverture nord de la grange, dotée d'un linteau en bois prêt à s'effondrer, a été récemment reprise : un tailleur de pierres, M. Laurent Antuna, a apporté tout son art à reconstruire ce porche en pierre, avec l'aval des Monuments Historiques, dans le style des autres porches, avec le même fini.

Les ouvertures plus modestes sont parfois traitées avec attention : l'asymétrie donnée à de simples meurtrières dans l'étable fait ainsi entrer plus de lumière.

La fenêtre éclairant la cuisine, à l'aplomb de l'évier, est

intéressante : la trace au linteau d'un meneau disparu, l'absence d'appui monolithe, l'examen de pièces retrouvées, montrent qu'elle a été agrandie vers le bas, se substituant - probablement au XVII<sup>e</sup> siècle - à une toute petite fenêtre à meneau, inviolable en des temps troublés, mais qui ne devait guère donner de lumière.



La cuisine comporte, outre sa grande cheminée, un évier en pierre, une réserve à grain, des placards et niches ménagés dans les murs. Le petit escalier intérieur en pierre menant à l'étage est d'une taille très adaptée et soignée.

Non loin de la fenêtre une discrète canonnière permettait de glisser le canon d'un fusil pour tirer de la cuisine dans la cour.

Les voûtes en plein cintre des deux étables sont superbes. Celle de la cuisine est remarquable : la pièce est rectangulaire, ce qui aurait pu être une simple voûte d'arêtes donne des arêtes irrégulières, prolongeant des trompes dissymétriques. Le schéma correspond à l'intersection de deux demi-cylindres de diamètres différents croisés en angle droit.

Subtilité invisible, particulièrement intéressante en temps troublés, un espace a été ménagé en haut de l'escalier intérieur, dans l'épaisseur nord de la voûte de la grande étable, pouvant permettre à deux personnes de s'y tenir dissimulées quelque temps.

Les sols sont dallés de pierre ; ce dallage a été repris dans



*La charpente de la grange.*

la cuisine et plus récemment la grange, de façon très soignée.

- **les charpentes** : les toitures sont à deux pentes, elles doivent supporter le poids des lauzes, ces charpentes sont en châtaignier. Particulièrement spectaculaires dans la grange, où elles s'étirent sur plus de 20 mètres avec deux retours, elles s'appuient sur des pieds-droits, eux-même chevillés à la base sur une poutre sablière. Les fermes sont soutenues par des arbalétriers, verrouillées à la clé par des chevilles. L'ensemble conjugue cohésion et souplesse pour mieux supporter la charge. La charpente de la grange a été reprise avant couverture en 2007 / 2008 : seules certaines de ces pièces datant pourtant du XVII<sup>e</sup> siècle ont dû être

remplacées.

- **les toitures** : en lauzes, elles se trouvaient en très mauvais état et ont dû être reprises en 2007. Mais la réalisation, satisfaisante sur le plan esthétique, n'a pas toujours été exemplaire et a nécessité d'en reprendre une partie. Cet aspect des travaux de restauration reste pour Jean-Luc Michel un point délicat, et une préoccupation.

- **les menuiseries** : en châtaignier à l'origine, beaucoup étaient très dégradées, certaines disparues. Les principales ont dû être refaites, notamment le grand portail de la cour, et ceux de la grange qu'un menuisier de Montselgues, M. Hervé Rapoport, a reconstruits récemment de toutes pièces : des planches de chêne ont dû être substituées au châtaignier que l'on ne trouve guère dans ces dimensions, la qualité du travail est remarquable.

*Jean-François CUTTIER*

Source bibliographique : [www.jeanlucmichel.com/LEspinas](http://www.jeanlucmichel.com/LEspinas)



*Petit moulin près de l'Espinass*

# Propos sur l'iconographie romane

## Une conférence sur le symbolisme roman

Le 18 mars 2017 au cours d'une journée organisée à Viviers par la Revue du Vivarais, *Gérald Gambier, photographe et écrivain, a présenté une conférence sur le « symbolisme roman ». Son travail d'analyse et d'interprétation de chapiteaux est repris dans un livre magnifiquement illustré : Le rébus du symbolisme roman (octobre 2016, IDC éditeur, 07170 Mirabel).*

*L'auteur identifie des symboles (la perle qui serait le symbole du royaume de Dieu, la sirène celui de la conscience humaine...) pour les regrouper en « familles de signification » : l'âme, l'éternité, le combat spirituel, les vertus, etc. qui sont traitées de façon détaillée dans les douze chapitres.*

*Le père Bernard Nougier, très impliqué lui-même dans cette démarche tout au long de son ministère paroissial, nous fait part de ses réflexions suscitées par cette conférence et par les idées exprimées dans le livre, que résume le titre du deuxième chapitre : « Comprendre le symbolisme ». Est-ce bien possible ?*

La Société de Sauvegarde des Monuments anciens de l'Ardèche, sollicitée pour informer sur une conférence augurant le décryptage des images de l'art roman, a retransmis cette annonce à ses membres. La maison diocésaine de Viviers semblait partie prenante de ce projet et invitait à une journée complète. Je me suis aisément laissé convaincre de figurer parmi les participants.

J'ai été auditeur de la conférence de M. Gérald Gambier. Le discours était parfaitement structuré et très bien illustré. Son plaidoyer pour une nouvelle compréhension de l'iconographie romane a suscité peu de réactions, peut-être en raison de l'étendue des visions novatrices apportées sur le sujet, peut-être en raison d'une suspicion générale des démonstrations que la lecture de son livre *Le rébus du symbolisme roman* était susceptible de confirmer.

J'ai lu le livre. L'auteur, dans ses « Notes » préliminaires, annonce que « les études et les ouvrages disponibles présentent le contexte historique et les caractéristiques architecturales, mais apportent peu d'analyse claire des motifs ornementaux des chapiteaux et de leur symbolisme. » Gérald Gambier a cherché les clés de ce symbolisme avec passion. Sa recherche est très honorable mais personnellement je doute que sa quête, certainement fructueuse pour lui-même, permette une meilleure compréhension des œuvres romanes. Pire, parfois cette investigation part à la dérive, masque et dénature.

## Herméneutique employée

L'auteur élimine les ouvrages médiévaux donnant sens au bestiaire et il ne dispose d'aucun texte pastoral contemporain ouvrant au message délivré par la sculpture d'une scène, à plus forte raison d'un détail. Il va donc s'informer auprès des auteurs des Saintes Écritures et des Pères de l'Église qui raffolent de découvrir le sens anagogique des Saintes Écritures, c'est-à-dire le sens spirituel, « élevé », d'une phrase ou d'un simple mot, qu'il soit celui d'une ville, d'un élément de la nature, d'une date, d'un geste... Pour les Pères de l'Église tout est prétexte à enseignement et ils ne s'en privent pas. Gérald Gambier se fait fort de collecter ces interprétations spirituelles des textes bibliques et de les retrouver dans les compositions plastiques romanes, essentiellement dans

les sculptures et, en conjuguant divers commentaires des Pères, il assure qu'il est possible de retrouver les secrets des conventions iconographiques de ce temps et donc le vrai sens des œuvres exposées. Et il laisse entendre qu'il connaît la source géographique de la symbolique romane : celle-ci naît à Cluny, s'expose au porche de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire dès 1025, se diffuse par les innombrables prieurés bénédictins disséminés dans toute l'Europe, peut ainsi rayonner dans toute la chrétienté.

## Résultats des recherches

Des explications proposées par Gérald Gambier sont classiques comme celles du tétramorphe, du dragon, du combat spirituel, du coq, de l'agneau... Mais il devient difficile d'accepter une adéquation simple entre âme et nudité, entre ailes et « synonyme de bien », entre contorsion et conversion, entre barbe et homme pécheur, entre pierre et parole divine, entre boule ou perle et le royaume de Dieu, entre instrument de musique et sûrement la prière, entre langue tirée et louange adressée au Seigneur, entre bourse portée ostensiblement sur la poitrine et la vertu de la Sagesse, entre sirène et conscience humaine, etc.

## Des réactions devant ce bilan

- Les démonstrations ont un côté cérébral parfois très marqué et on semble oublier que la production artistique de cette époque était adressée aussi à un public populaire ne connaissant pas les raffinements d'une pensée byzantine.
- La Bible est le Livre des livres et chaque auteur a ses mots et ses images qui ont parfois des sens différents.
- Les théologiens et évêques des douze premiers siècles, très sensibles effectivement à une exégèse spirituelle, n'assurent pas un commentaire unanime et récurrent ; avec leurs sensibilités personnelles, avec leur culture propre et en fonction de leurs lecteurs ou auditeurs, ils veulent d'abord éveiller et nourrir la foi des communautés chrétiennes dont ils ont la charge. Ils n'ont pas d'abord à l'esprit de construire un code iconographique.
- Pourquoi refuser de compter parmi les œuvres de référence les bestiaires des époques romaines et romanes, alors qu'elles furent fort appréciées par leurs contemporains ?

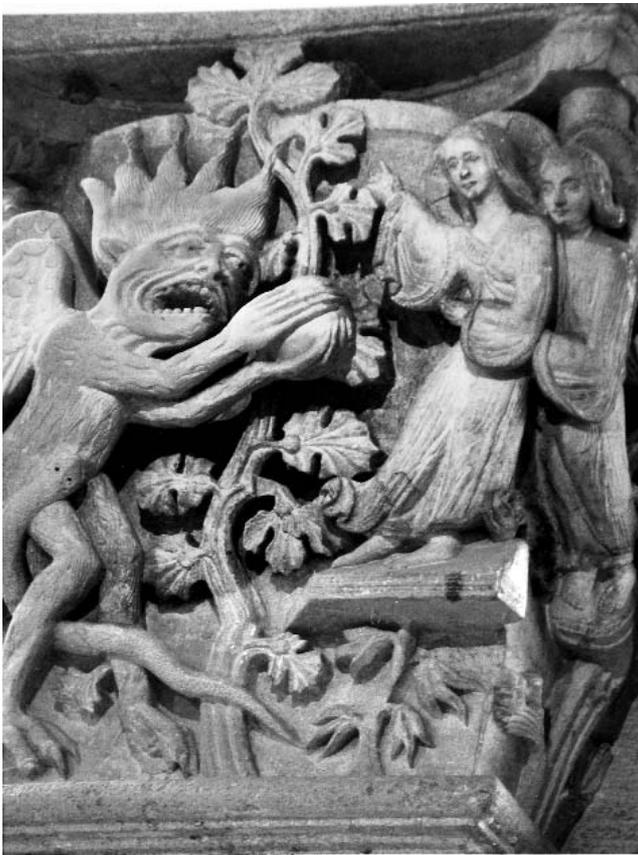
- La symbolique romane ne naît pas *ex nihilo* au XI<sup>e</sup> siècle, mais se nourrit de toutes les figures déjà explorées par les artistes orientaux et occidentaux.

- Les êtres et les objets sont souvent ambivalents et trouvent des sens parfois opposés en fonction du contexte.

- Sans vouloir apporter systématiquement nuances et contradictions aux interprétations proposées par G. Gambier, je peux faire remarquer qu'à Autun le tympan de la cathédrale présente parmi les damnés un homme portant au cou une bourse et que sur un chapiteau de la nef Judas se pend avec le cordon de sa propre bourse.

De façon concrète, faisons l'approche de trois chapiteaux commentés par l'auteur.

- *Chapiteau d'Autun, p. 84, désigné ainsi : « Le diable a volé le royaume »*



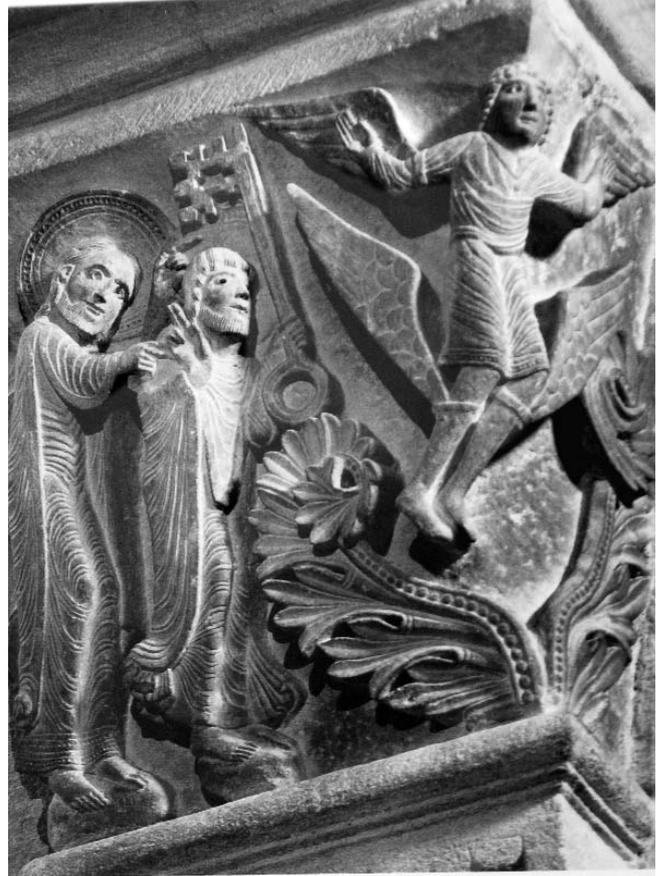
Le diable a volé le royaume

G. Gambier commente : « Dans la cathédrale d'Autun, se trouve un chapiteau humoristique qui illustre le thème des forces ennemies. Un diable, affublé de sa crête de flamme et d'un serpent, a trouvé, on ne sait comment, une énorme perle qui est le symbole du royaume de Dieu. Sur un bouquet de feuillages, deux anges, à la fois étonnés et amusés, d'un geste péremptoire lui intiment l'ordre d'aller la remettre où il l'a trouvée. »

Pour G. Gambier, la perle illustre le Royaume. Mais l'artiste roman campe avec brio une des trois scènes de tentation de Jésus. Le diable présente une pierre en demandant au Christ de la transformer en pain pour se faire reconnaître

comme le Messie. Les personnages en élévation sont, en effet, le Christ avec son nimbe crucifère et un ange signalé dans les Évangiles de Matthieu et de Marc. Le geste de Jésus, bras levé et doigt pointant le ciel, fait référence à la Parole de Dieu qu'il énonce.

- *Autre chapiteau d'Autun, p. 96, déchiffré ainsi : « Réussite spirituelle »*



Réussite spirituelle

G. Gambier explique : « La photo est emblématique d'une âme qui a réussi son passage sur terre grâce au Christ, reconnaissable à son nimbe, et à l'Église, représentée ici par saint Pierre qui porte la clef du paradis. Elle a reçu des ailes aux bras et aux jambes et elle s'élève depuis un bouquet de feuillage qui représente les nombreuses vertus qu'elle a pratiquées... L'âme qui monte au ciel a entendu l'enseignement de l'Écriture Sainte... »

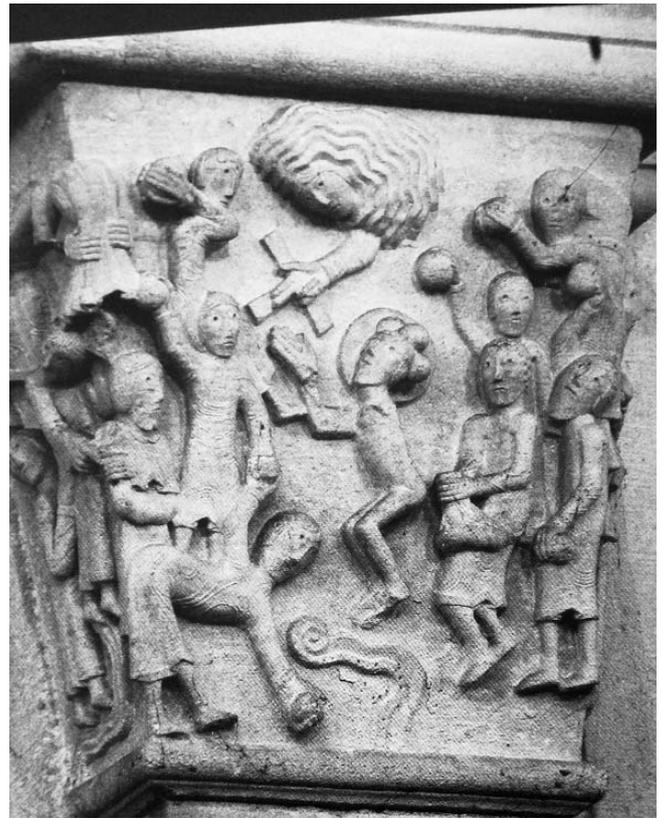
G. Gambier commente en fonction des clés qu'il a découvertes : le feuillage évoque les vertus acquises et « l'aile symbolise le monde aérien, spirituel, lui-même symbole du paradis ». Mais le chapiteau dit le contraire : saint Pierre est confronté au magicien Simon dans un récit de l'Évangile de Pierre, ouvrage apocryphe. Le magicien prétend jouir des facultés des anges et donc voler avec des ailes attachées à son corps. Ce sont les prétentions d'un flambard. Il suffit de poursuivre la lecture du chapiteau sur les autres faces pour assister à la chute grand-guignolesque du magicien dont les ailes n'ont pu le protéger.

- *Chapiteau de Beaune*, p. 216, présenté ainsi par G. Gambier, p. 218 :

« La main est celle du Christ, ce que confirme son visage à découvert et la croix. Les personnages portent tous la perle du royaume, ils sont dans l'éternité, ce que confirment les spirales sur leurs robes. L'un d'eux montre ses cheveux en guise de spiritualité. »

Selon les codes de lecture décelés par G. Gambier, la perle désigne le royaume, « la robe est le symbole du vêtement spirituel », la spirale figure l'éternité, une coiffure ordonnée signe la spiritualité. Mais la scène dit tout le contraire. Nous assistons au martyr du diacre Étienne (Actes 7/54-60). Celui-ci, auréolé, placé au centre de la surface sculptée, ayant déjà reçu trois pierres sur la tête, ouvre les mains en offrande. Autour de lui, les juifs qui le lapident s'activent en ramassant les pierres ou en levant les bras pour les lancer. Au-dessus du supplicié, le Christ, émergeant des nuages évocateurs du monde céleste, tend une main bénissante qui se confond avec une croix. Étienne, en effet, premier martyr chrétien, reprend au cours de son supplice les paroles prononcées par le Christ sur la croix.

Il ne faudrait pas, sous prétexte de recherches d'interprétations nouvelles, oblitérer ce qui est clairement montré. Et nous savons aussi que l'imagination romane déborde nos capacités de compréhension.



*Chapiteau de Beaune*

*Père Bernard NOUGIER*

### ***Table ronde sur le patrimoine industriel ardéchois 1<sup>er</sup> septembre 2017 - Médiathèque de Privas***

Organisée par le groupe « patrimoine industriel » réunissant plusieurs associations, dont la Société de Sauvegarde des Monuments anciens de l'Ardèche, cette table ronde faisait suite aux expositions « cheminées d'usines » et « ensembles industriels remarquables ». Elle rassemblait Marie-Françoise Perret, chargée de mission au PNR des Monts d'Ardèche, Pierre Court, président de la Sauvegarde, Georges Naud, président de la Société géologique d'Ardèche, Yves Morel, historien, Didier Picheral, économiste, Flore Vigné, chargée de recherche au PNR, et Antoine Picard, photographe.

Qui dit ensembles patrimoniaux remarquables, dit diversité des objets et des techniques utilisées dont chaque intervenant a décrit, tour à tour, les caractéristiques pour en souligner l'intérêt et la nécessité de les valoriser, d'autant qu'ils ne sont pas toujours visibles.

C'est dans ce cadre qu'Antoine Picard a expliqué sa démarche délibérément ethnographique pour photographier 17 cheminées d'usines, qu'elles fassent corps avec des hameaux ou des villages ou qu'elles soient perdues dans la campagne, voire enfouies dans la nature. Georges Naud a évoqué les mines (fer, plomb, zinc et argent) et Didier Picheral la production de tannin à partir des châtaigneraies des Cévennes et des Boutières. Yves Morel a rappelé que plus de 400 moulins dans le département tout comme les papeteries d'Annonay ont façonné le paysage le long des rivières et au fond des vallées. Pierre Court a insisté sur l'aspect dynamique de l'Ardèche qui, contre toute idée reçue, est un département plus industriel que touristique et agricole en terme d'emploi, son industrie se tournant maintenant vers des productions spécialisées à forte valeur ajoutée. Flore Vigné, qui prépare une thèse à l'Université de Grenoble sur la reconversion des sites industriels, a cité des exemples, pris notamment dans la vallée de l'Eyrieux, montrant qu'il est possible de redéployer dans ce bâti ancien des activités aussi bien industrielles que culturelles ou sociales.

Longtemps victime de désintérêt, le patrimoine industriel voit son importance aujourd'hui reconnue à l'égal des autres patrimoines, à la fois mémoire, marqueur et attrait touristique d'un territoire. Pour faire mieux connaître et valoriser le patrimoine industriel ardéchois, le groupe éponyme mentionné en début d'article en a entrepris le recensement, a monté une exposition itinérante, participé au cahier de Mémoire d'Ardèche et Temps Présent sur le sujet, organisé un colloque en 2016 et préparé un livret en voie d'édition.

*Pierre COURT et Nathalie VIET-DEPAULE*

## *Mines de fer de Privas : un témoignage menacé de ce passé industriel*

Les mines de fer de Privas ont fait l'objet de différentes concessions à partir de 1843, venant s'ajouter à celles alors en activité à La Voulte. Le gisement d'hématite était connu par des affleurements dans les calcaires marneux du Jurassique au voisinage de l'actuelle D104 à l'ouest de Privas, mais sa partie exploitable se présente sous la forme d'une vaste lentille peu épaisse (à peine un mètre à sa périphérie, dépassant 4 mètres dans de rares zones centrales), s'enfonçant depuis Veyras sous la vallée de l'Ouvèze selon un pendage de 30° vers le sud-ouest. Son exploitation a été considérable de 1850 à 1890 (pic de production 200 000 tonnes en 1869), à l'origine d'un fort développement de l'industrie sidérurgique en moyenne vallée du Rhône, où ce minerai alimentait pour partie les hauts fourneaux de La Voulte et surtout ceux du Pouzin, où il était transformé en une fonte de qualité appréciée.

Le transport représentait un coût élevé et une nuisance importante : plusieurs centaines de tombereaux lourdement chargés de minerai traversaient chaque jour la ville de Privas, teintant les maisons de poussière rouge, défonçant la route de Privas au Pouzin, rendant alors nécessaire la construction d'une ligne de chemin de fer, inaugurée en 1862, de Livron à Privas par La Voulte et Le Pouzin, dont subsistent aujourd'hui plusieurs ponts et viaducs, notamment le beau viaduc d'Alissas.

Quatre concessions ont été attribuées entre 1843 et 1859, avant qu'elles ne soient réunies aux mains d'une seule compagnie en 1898. L'exploitation du gisement a mobilisé durant soixante ans plusieurs centaines d'ouvriers, mais elle a décliné rapidement à partir de 1890 et n'employait plus, après la première guerre mondiale et jusqu'en 1950, que quelques dizaines de salariés ; (les derniers hauts fourneaux du Pouzin sont éteints en 1929, la production restante ne servant qu'à fabriquer du minium). Cette exploitation a nécessité le creusement de nombreux puits, de plus en plus profonds au fur et à mesure que l'on s'enfonçait vers le sud-ouest du gisement, la couche principale étant exploitée jusqu'à 150 mètres de profondeur ; elle a aussi exigé le percement d'une très longue galerie d'exhaure, rejetant les eaux d'infiltration dans l'Ouvèze trois kilomètres en aval.

Ces puits étaient pour la plupart équipés d'un chevalement supportant les poulies (les « molettes ») et d'une machine à vapeur actionnant le treuil permettant de hisser les bennes chargées de minerai (ou assurant la remontée des mineurs). Mais les chevalements étaient souvent en bois, nombre de puits ont été à tour de rôle délaissés et déséquipés durant les années de production, l'exploitation se concentrant après 1883 autour du seul puits Saint-Jean. Il subsiste peu de bâtiments rappelant cette ancienne activité, le plus remarquable reste le chevalement maçonné - imposant malgré sa ruine - du puits n° 9 dans le quartier de Gouvernas, sur la commune de Saint-Priest.

Un autre bâtiment subsiste à quelques centaines de mètres

de là : ce petit bâtiment abritant la machine du puits n° 2 a, comme le précédent, fait l'objet en 1995 d'une inscription à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. Le puits n° 2 a été creusé en 1848 : d'un diamètre de 3,50 mètres, il a été arrêté à 96 mètres de profondeur par d'importantes venues d'eau ; déjà abandonné en 1890, il est aujourd'hui fermé par une dalle de béton octogonale, très visible. Le bâtiment, à quelques mètres au sud-ouest du puits, est une construction modeste mais de proportions harmonieuses, dont les dimensions semblent voisines de 7 mètres en longueur, 4 en largeur, 5 en hauteur, qui abritait la machine à vapeur horizontale entraînant le câble de traction.

C'est une construction aux murs de pierre, en appareil tout-venant, où dominent les basaltes probablement tirés du ruisseau voisin du Rieussec. Elle est éclairée par six hautes ouvertures en plein cintre, deux sur chaque face, celles seulement de la façade arrière ayant été murées tardivement. La façade qui regarde le puits est fendue sur toute sa hauteur par l'étroite ouverture qui permettait le passage du câble de traction. Contrairement à d'autres édifices de ce type on n'y voit pas trace de cheminée,

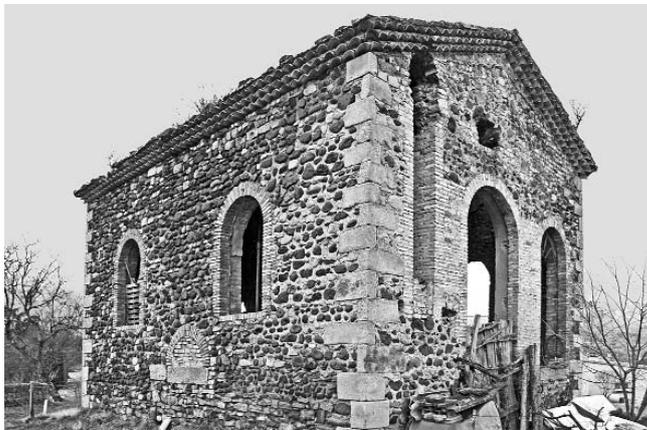
mais on y trouve encore contre la façade arrière la citerne destinée à alimenter la chaudière en eau. Les finitions sont soignées : pierres d'angle en grès, toiture symétrique à deux pentes sur deux rangs de génoises, encadrements en briques. La construction pourrait être postérieure au creusement du puits, un auteur la datant de 1862. Elle paraît dans son ensemble bien conservée et constitue un exemple modeste mais représentatif de cette architecture minière du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais ce bâtiment menace ruine, sa charpente est très dégradée, la toiture prête à s'effondrer : si le classement interdit toute destruction ou modification dénaturant son caractère, il empêche le propriétaire d'en faire usage autrement que comme une remise malcommode aux ouvertures étroites et surhaussées. Le coût d'une restauration conforme de la toiture, de sa charpente et de la partie haute des murs est disproportionné à l'usage envisageable et lui semble hors de portée.

Le concours d'une structure associative ou celui d'une collectivité autour d'un projet concerté avec le propriétaire, la mobilisation optimale des financements accessibles au titre des Monuments Historiques, le renfort nécessaire d'une souscription, paraissent seuls de nature à éviter la dégradation rapide de ce bâtiment... Appel aux bonnes volontés !

*Jean-François CUTTIER*

**Sources bibliographiques :** AD07 ; *Rapport BRGM 2010* sur les mines de Privas, La Voulte, Flaviac ; *Fonte Fer Acier en Rhône Alpes...* P.Plattier *et al.*, 1999.



## **Prochain rendez-vous**

**Samedi 18 novembre : Rendez-vous d'automne de la Sauvegarde à Thorrenc et Annonay.**

RV à 9 h 45 sur le parking près de la mairie de Thorrenc, entre Andance et Annonay, à une dizaine de kilomètres du Rhône. Le matin, visite de ce pittoresque village groupé au pied de son château, au fond d'un vallon tranquille.

L'après-midi, visite de la dernière tannerie d'Annonay, rachetée par le groupe Hermès qu'elle approvisionne en cuirs de luxe.

*N'oubliez pas votre pique-nique !*

## **Et si on parlait de notre « jumelle » drômoise !**

Voilà déjà de nombreuses années que nos deux Sociétés de Sauvegarde ont noué des liens qui n'ont fait que se renforcer au fil du temps. Il est vrai qu'elles ont vu le jour à un an d'intervalle en 1954 et 1955. Conservateur des Antiquités et Objets d'art des deux départements, Louis Bourbon, un des fondateurs de la Société drômoise, a initié la même démarche en Ardèche un an plus tard et depuis, chacune des deux associations patrimoniales a œuvré de son côté pour faire connaître et protéger son patrimoine. C'est plus récemment, en 2007, qu'elles ont décidé de renforcer leurs liens. J'étais alors administrateur de la Société drômoise quand notre CA m'a désigné comme son représentant au CA ardéchois qui, lui, a désigné Dominique de Brion comme sa représentante au CA de la Drôme. Depuis, je suis devenu président de la Société de Sauvegarde de la Drôme et je me félicite des excellentes relations qui se sont créées, relations où l'amitié a nettement pris sa place.

Certes, notre mode de fonctionnement n'est pas tout à fait le même, mais les buts que nous poursuivons vont exactement dans le même sens : faire connaître les patrimoines de nos départements et participer à leur préservation et, pour nos deux Sociétés, en symbiose avec les services départementaux de la conservation du patrimoine. S'ajoute à cela la possibilité pour les adhérents de participer plusieurs fois dans l'année à des sorties permettant de découvrir ou de redécouvrir différentes facettes de ces patrimoines.

Dans la Drôme, la Société de Sauvegarde intervient auprès des associations patrimoniales locales ou des communes par une aide technique au montage des dossiers de restauration. Cette aide technique peut être à l'origine d'une aide financière décidée par le CA. Depuis quelques années, nous ne fonctionnons que sur nos fonds propres ; en effet, nous ne gérons plus de fonds départementaux. Nos fonds proviennent donc des cotisations de nos adhérents particuliers, de la cinquantaine d'associations patrimoniales locales adhérant à la Sauvegarde et des subventions de la cinquantaine de communes drômoises qui nous aident. Il faut ajouter à cela la subvention de fonctionnement annuelle de 3000 € que nous alloue le Conseil départemental. Certes les actions de restauration se poursuivent avec enthousiasme, mais le souci actuel reste le renouvellement de nos adhérents dont la population... vieillit.

*Christian DUFORETS*

## **La Société de Sauvegarde des Monuments anciens de l'Ardèche (reconnue d'utilité publique)**

**Sa mission :** Rechercher, faire connaître, contribuer à sauvegarder les monuments et objets d'art du département de l'Ardèche.

L'aide à des opérations de restauration est sa priorité : conseils et participation aux financements avec le concours du Conseil départemental ou sur fonds propres suivant les cas.

Les sorties qu'elle organise à travers l'ensemble du territoire associent élus, historiens, archéologues, associations et autres amoureux du patrimoine.

**Sa revue :** « Patrimoine d'Ardèche » et son site Internet [www.patrimoine-ardeche.com](http://www.patrimoine-ardeche.com) sont des outils précieux pour valoriser le patrimoine ardéchois.

**Ses interlocuteurs :** mairies, direction de la Culture du Conseil départemental, DRAC, UDAP, PNR des Monts d'Ardèche, associations, et toute personne intéressée par le patrimoine bâti ou naturel.

Pour la joindre : 18 place Louis Rioufol 07240 Vernoux-en-Vivarais - Courriel : [contact@patrimoine-ardeche.com](mailto:contact@patrimoine-ardeche.com)

Tél. 04 75 04 62 76 (ligne du président Pierre Court)

Pour adhérer : Envoyer à l'association (adresse ci-dessus) :

- vos nom, prénom, adresse complète à laquelle doit être envoyé le bulletin
- adresse de courriel et n° de téléphone
- un chèque du montant de la cotisation : 25€ pour une personne seule, 30€ pour un couple ou une collectivité.

### **Crédits photographiques**

C. Bousquet : p. 4, col. 1  
P. Bousquet : p. 1, 3  
P. Court : p. 5 (bas), 6 (bas), 7 (haut)  
J.-F. Cuttier : p. 5 (centre), 6 (haut), 7 (milieu), 11  
B. Nougier : p. 4, col. 2  
J. Roquebrun : p. 2  
C. Véron : 7 (bas)

La Sauvegarde laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos.

### **Patrimoine d'Ardèche**

Société de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche

Siège Social :  
Archives départementales de l'Ardèche  
Place André Malraux - 07000 PRIVAS

Adresse postale :  
18 place Louis Rioufol  
07240 VERNOUX-EN-VIVARAIS

ISSN : 2101-6771 Dépôt légal à parution

Directeur de la publication : Pierre COURT

Comité de rédaction :

M. Bousquet - P. Bousquet - B. de Brion - D. de Brion  
P. Court - J.-F. Cuttier - G. Delubac - J. Dugrenot  
A. Fambon - C. Hotoléan - N. Viet-Depaule

Réalisation : C. Bousquet  
Impression : Les Impressions Modernes  
ZA Les Savines, 22 rue Marc Seguin,  
07502 Guilhastrand-Granges